

# Décès

## Luc de Heusch, un métis culturel

Dominique Legrand

Le Soir, 9 août 2012

### **L'ethnologue et cinéaste belge était un formidable empêchement de penser en rond**

Comment définir Luc de Heusch mieux qu'il ne l'avait fait lui-même en 1994, lors d'un forum consacré aux identités en Europe ? « Je suis né et je vis à Bruxelles, disait-il, ma langue maternelle est le français, mon père était parfaitement bilingue, je porte un nom flamand originaire de Bois-le-Duc, patrie de Jérôme Bosch. Je suis donc un métis culturel et les nationalistes des deux camps me considèrent sans doute comme un bâtard. Reste à voir si toute culture n'est pas bâtarde, le produit d'un bricolage historique plus ou moins réussi, dont l'Union européenne saura tirer parti, je l'espère, pour ne pas se dissoudre dans ce marché commun des marchandises qui fut sa première et nécessaire raison d'être. »

On ne peut en douter, c'est la bâtardise culturelle qui fait les ethno-

logues les moins réducteurs : savoir que votre identité résulte de multiples hasards et qu'elle est toujours sujette à variations vous prédispose à poser sur vous-même et sur les autres ce « regard éloigné » dont Lévi-Strauss faisait la base de sa démarche. Certes, il est plus difficile de se voir que de voir à distance des sociétés qualifiées péremptoirement de « primitives », mais je crois vraiment que Luc de Heusch avait ce privilège réservé aux ironistes lucides : non seulement il ne prétendait pas s'exclure du jeu social dont il se savait partie prenante, mais il ne se faisait pas d'illusion sur sa propre pratique.

En 1986, lors de la publication chez Gallimard de l'un de ses livres les plus démystificateurs – sous ses dehors savants –, *Le sacrifice dans les religions africaines*, il se présentait à nous comme « un ethnologue de bureau », non sans pimenter son aveu d'un trait provocateur : « Et j'en suis

fier ! » Nul n'aurait pu nier pourtant qu'il avait, à l'instar des « vrais » ethnologues, « tâté du terrain » et que son savoir n'était pas purement livresque, mais c'était une manière à lui de bien faire comprendre qu'il n'y a pas de science, fût-elle humaine, sans théorie critique, sans prise de position personnelle dans un débat qui ne se clôt jamais.

En l'occurrence, *Le sacrifice dans les religions africaines* visait spécifiquement deux thèses qui gardent leurs partisans : celle que soutenaient en 1899 Hubert et Mauss dans leur *Essai sur la nature et les fonctions du sacrifice* et celle qu'illustrent les ouvrages, devenus best-sellers, de René Girard (notamment *La Violence et le Sacré* en 1972). Aux yeux de l'africaniste, spécialiste des rites et des mythes bantous, ces belles constructions avaient l'une comme l'autre le désavantage de leur ethnocentrisme : leurs défenseurs ne parvenaient pas à se détacher du modèle chrétien pour juger des civilisations étrangères aux catégories occidentales. En ethnologie, il n'y a pas de clef qui ouvre toutes les portes : il incombe à l'ethnologue d'apprendre à désapprendre au contact des populations qu'il étudie.

Au-delà du grand comparatiste qui faisait appel à Frazer (l'auteur du *Rameau d'or*), à Dumézil et à Lévi-Strauss pour élaborer ses propres théories sur la royauté sacrée, il

y avait donc toujours, obstinément, chez Luc de Heusch un empêcheur de penser en rond que son propre savoir, qui était immense, ne pouvait satisfaire et qui n'hésitait pas à explorer d'autres domaines que le sien, la peinture, le cinéma ou la confession littéraire (à cet égard, on lira ou relira avec plaisir *Mémoire, mon beau navire*, judicieusement sous-titré « *vacances d'un ethnologue* », Actes Sud, 1998). Evoquant en fin de parcours la méthode dont il s'était servi pour analyser le phénomène de la transe (*La transe*, Complexe, 2006), l'ethnologue reconnaissait avoir « transgressé délibérément les interdits académiques qui dressent des frontières arbitraires entre diverses disciplines comme autant de chasses gardées où règnent en maîtres un certain nombre de spécialistes ».

En le revisitant, on mesure toutes les vertus de ce « braconnage » intellectuel. Je songe à telle phrase sur la politique : « La politique n'a cessé d'être (...) une province de l'histoire des religions, où force et séduction, crainte, tremblement, amour et haine s'allient dans le plus troublant des mélanges, où l'Œdipe a certainement son rôle à jouer. » La politique sous le regard de l'ethnologue, c'est toujours une manière de faire apparaître que le roi est tout nu, même si c'est un roi sacré.

## La prémonition du génocide au Rwanda

Lors de son séjour à Kigali en 1963, Luc de Heusch fut brusquement tiré de ses études sur le Rwanda pré-colonial et plongé dans une actualité autrement plus douloureuse par une petite phrase, anodine en apparence : « Il va y avoir du sport... » Cette prédiction, proférée par un officier belge, annonçait en réalité un massacre de Tutsis qui devait se produire quelques jours plus tard, au vu et au su des coopérants militaires belges présents dans le pays.

À l'époque, le témoignage de l'anthropologue passa pratiquement inaperçu : se fondant sur ses observations personnelles, il dénonçait cependant l'exclusion des Tutsis, le fait que des dizaines de milliers d'entre eux aient été chassés du pays, écartés du pouvoir politique, de l'administration, de l'enseignement.

Depuis longtemps, de Heusch, qui avait choisi l'Afrique centrale, et plus particulièrement les populations du « Kongo » central et du Rwanda comme terrain d'études, avait souligné que la différence entre Hutus et Tutsis devait se lire en termes de classes sociales – séparant agriculteurs et éleveurs – et non en termes de « castes » sinon d'ethnies d'origine différente.

De Heusch, cinéaste, était arrivé en Afrique centrale aux côtés de

Jacques Maquet, son aîné à l'ULB, mais il délaissa bien vite la pratique des mesures anthropométriques qui caractérisait la « science » coloniale belge de l'époque. Ce qui l'intéressait, c'était l'« épaisseur de l'histoire », et il s'efforçait de saisir la complexité du monde bantou et le fonctionnement réel du régime monarchique qui avait régi le Rwanda durant des siècles.

Ces études de terrain l'avaient très rapidement amené à mettre en cause la doctrine coloniale belge, qui séparait Hutus et Tutsis suivant des critères de « race », et il s'était efforcé de définir les relations beaucoup plus subtiles qui existaient au sein des différents « clans » du Rwanda.

Durant des années, les études de Luc de Heusch avaient suscité l'intérêt académique et nourri ses écrits, mais en 1994, les avertissements de 1963 prirent allure de prophétie. À ce moment, de Heusch, avec l'historien français Jean-Pierre Chrétien, fut l'un des premiers à saisir le sens des massacres qui ensanglantaient le pays des mille collines. Il comprit tout de suite que le « sport » déjà annoncé en 63, s'était traduit, dès le 7 avril, par des massacres de masse, auxquels toute la population était invitée à participer. Dénonçant une fois encore l'impuissance des autorités belges et de la communauté internationale, il ne craignit pas d'utiliser le terme génocide.

Mais que vaut le diagnostic d'un

historien, d'un anthropologue face à l'aveuglement des politiques ? Luc de Heusch savait bien que ces derniers obéissent à d'autres critères et il choisit de s'exprimer sur son terrain privilégié, celui du cinéma : dès le lendemain du génocide, il mit en chantier un film qui rassemblait toutes ses connaissances sur le Rwanda et, avec une clarté exemplaire, remettait en perspective les déchirures de ce pays. *Une République devenue folle*, produit par Simple Productions, fut le premier film qui permit de comprendre l'enchaînement du malheur, la manière dont le regard colonial avait divisé le peuple rwandais en « races » antagonistes.

## Le cinéaste

### Un regard documenté - L'image authentique

Luc de Heusch est venu au cinéma dans le contexte des années 60 et du cinéma-vérité de Jean Rouch. Formé aux côtés de Henri Storck dont il devient l'assistant entre 1947 et 1949, il va mener une carrière de cinéaste documentariste. *Fête chez les Hamba* (1954) est son premier film ethnographique sur la vie quotidienne d'un village du Kasai. Peu après, il tourne *Ruanda : tableau d'une féodalité pastorale*.

### La caméra participative

C'est le temps du 16 mm et de la vidéo, de nouveaux moyens tech-

niques légers et discrets. Refusant l'art du camouflage, Luc de Heusch opte pour le point de vue documenté par l'immersion d'une caméra participative dans des films sociologiques comme *Les gestes du repas* (1958), portrait de la Belgique où il dévoile le tissu affectif de l'existence humaine sans tomber dans le pittoresque, ennemi du réel. Il se lancera dans un périple européen à la recherche de l'âme des Rom, vivra l'esprit de mai 68 à l'ULB.

### L'art

Pour ce compagnon du mouvement CoBrA, les films sur *Michel de Ghelderode* en 1957, *Magritte ou la leçon de choses* (1961), *Alechinsky d'après nature* (1970), *Dotremont - les logogrammes* (1972) ou *James Ensor* en 1990, rejoignent la quête de l'image en train de se faire et la fascination pour le rite sacrificiel fondateur.

### La réalité sociale

Que ce soit sa seule incursion dans la fiction (*Jeudi on chantera comme dimanche*, en 1967, avec Marie-France Boyer et Bernard Fresson) ou son retour au film anthropologique *Sur les traces du Renard Pâle en pays dogon* en 1984, le réalisateur porte un regard très sobre, parfois convivial, sur la réalité sociale. *Quand j'étais belge*, survol didactique des querelles belges, referme en 1999 plus de 40 ans de décryptage des rites et des masques.